

Monique SLODZIAN
INaLCO (CRIM)

VOIR et NOMMER les COULEURS

Que peut-on dire de nouveau sur une question qui n'a pas quitté la scène depuis près de cinquante ans ? La dénomination des couleurs s'est en effet imposée comme l'exemple de prédilection étayant toutes les thèses —réalistes, culturalistes, universalistes ou, plus récemment, cognitivistes— lorsqu'on traite des problèmes de la perception et de la cognition dans leurs rapports avec le langage et la culture. Cette permanence du thème vouerait le débat qu'il nourrit à une désespérante circularité si la couleur n'était par ailleurs un objet d'étude tout à fait majeur pour les sciences *dures* —physique, biologie, neurophysiologie du cerveau, en particulier— et, si l'on en croit Wittgenstein, la liste pourrait aussi bien inclure la mathématique et l'histoire naturelle¹.

La spécificité de la question de la couleur tient donc déjà à son statut authentiquement pluridisciplinaire qui ne cesse de faire évoluer sa problématique². On en mesurera mieux la dimension historique en songeant à Goethe et à son *Traité des couleurs* qui constitue une tentative d'élucider l'essence de la couleur à partir du primat de la lumière : il s'agit bien là d'une problématique aujourd'hui dépassée.

Depuis Newton, nous savons en effet que la lumière étant incolore, la couleur n'est pas *dans* la lumière et que la subjectivité qui affecte sa perception tient au système récepteur lui-même (œil-cortex). Les travaux consacrés à la neurophysiologie de la vision chromatique chez les primates [De Valois & Jacobs, 1968] ont introduit de nouvelles hypothèses sur les passages neuronaux entre l'œil et le cerveau dès les années soixante.

C'est à la même époque que la colorimétrie a permis de construire un instrument de mesure ouvrant la voie à des études décisives pour la comparaison de la dénomination des couleurs spectrales dans un grand nombre de langues et de cultures. Cette méthode de mesure a fondé une série de recherches qui donneront à la question de la dénomination des couleurs fondamentales une place centrale dans les sciences cognitives en voie de constitution.

¹ "Une histoire naturelle des couleurs devrait nous renseigner sur leur apparition dans la nature, non sur leur essence. Les propositions d'une telle histoire devraient être des propositions temporelles" [Wittgenstein, 1983, p.41].

² Cette nécessaire pluridisciplinarité a été remarquablement comprise par les auteurs des deux ouvrages collectifs qui, à vingt ans de distance, ont fait en France le point sur la question de la couleur. Il s'agit d'une part de l'ouvrage édité par Ignace Meyerson [Meyerson, 1954] ; d'autre part, nous rendons hommage à Serge Tornay pour la richesse et la qualité de l'ouvrage collectif dont il est l'éditeur. Nous nous référerons souvent aux articles qu'il contient et lui emprunterons son titre [Tornay éd., 1978].

Ainsi donc, au fur et à mesure que certaines questions d'ordre physique ou physiologique étaient élucidées, les hypothèses sur la perception, la cognition et le langage, proposées dans le cadre des sciences humaines, se voyaient réaménagées, sinon renversées. En quels termes se pose donc le problème de la couleur dans les théories relatives à la perception, à la cognition et au langage qui se sont succédé en gros depuis trente ans ? L'enjeu que la dénomination de la couleur semble représenter au sein des sciences humaines nous enjoint de procéder à une analyse préliminaire des points de vue en présence.

I. Du particularisme culturel à l'universalisme

Une première remarque s'impose : la compréhension du phénomène de la perception de la couleur ne tombait pas sous le sens tant le cadre philosophique hérité de la tradition aristotélicienne préparait mal à penser des catégories aussi peu *objectives* que la couleur. Le fait que nous catégorisons différentes longueurs d'onde, comme la même couleur, dépend en partie de notre physiologie, à savoir des cônes rétiniens et des trajets neuronaux entre l'œil et le cerveau.

La couleur n'est donc que dans l'interaction entre l'homme (ou l'animal) "doué de perception" et le monde extérieur empli d'objets que viennent frapper les rayons lumineux. Ce sont ces rayons reflétés par la surface des objets qui atteignent l'œil. Quel sens donner aux *stimuli* que l'œil reçoit ?

Comment le langage et la culture sont-ils impliqués dans cette interaction ? C'est poser du même coup la question de la signification des mots de couleur ; comme le fait remarquer Wittgenstein, "si l'on nous demande : "Que signifient les mots *rouge, bleu, noir, blanc* ?" ", nous pouvons bien entendu montrer immédiatement des choses qui ont de telles couleurs, mais notre capacité à expliquer la signification de ces mots ne va pas plus loin !" [Wittgenstein, 1983, p.18]. Si la philosophie analytique est incapable de résoudre l'énigme de la signification de la couleur en lui assignant une structure logique, n'est-ce pas d'abord parce que la signification issue de l'objet perçu n'est pas de l'ordre du concept catégoriel ? Les cognitivistes qui s'intéressent aujourd'hui à la couleur —en premier lieu Rosch— négligent ce point parce qu'ils conçoivent le langage comme un simple réservoir de nomenclatures et qu'ils n'ont pas coupé, quoiqu'ils en disent, avec une conception représentationnelle de la signification [Rastier, 1991, p.180-206]. Or, comme le souligne Cruse³, les termes fondamentaux de couleur —rouge, orangé, jaune, vert, bleu, violet— ont une organisation circulaire et *ne constituent pas une*

³"This set does not constitute a hierarchy : the structuring relation does not have the necessary directional properties. There is no top, and no bottom ; there is no unique item related in the relevant way to all the other items in the sets" [Cruse, 1986, p.190].

hiérarchie. Cette observation d'ordre sémantique est consistante avec le postulat phénoménologique selon lequel la perception est indécomposable puisqu'elle n'est pas un assemblage de parties. Face à l'acte intellectuel qui saisirait l'objet ou comme possible ou comme nécessaire, l'expérience perceptive est fondamentalement confuse, avertit Merleau-Ponty dans ses préliminaires à une "théorie de la connaissance sensible" [Merleau-Ponty, 1989]. D'où la contradiction entre *percevoir* et *communiquer* imputable au *flou* de la perception.

La confusion inhérente au perceptuel a sans doute été un argument essentiel pour les tenants du relativisme linguistique. En effet, les désaccords que manifestent les langues sur la nomination chromatique suggèrent fortement que chaque langue encode l'expérience du monde d'une façon particulière. Si l'on considère les données recueillies par les ethnolinguistes, l'hypothèse d'un certain arbitraire sémantique semble plutôt raisonnable.

Prenons l'exemple de la fusion terminologique *vert-bleu* en chinois (le caractère *ts'ing* traduit tantôt par *bleu*, tantôt par *vert* [Gernet, 1954]⁴) qui s'observe dans bien d'autres langues, radicalement différentes. Ou celui du chevauchement entre le vert et le jaune, attesté par le russe et d'autres langues indo-européennes⁵.

Mais ces exemples, si nombreux soient-ils, n'apportent pas la preuve que le langage détermine le comportement cognitif. Et affirmer, ou suggérer, que le découpage linguistique du spectre consiste à imposer une catégorisation arbitraire sur un *continuum* physique saisi par notre système perceptuel revient à reléguer au loin, voire à nier, le poids de la perception sur la dénomination élémentaire des couleurs. En cherchant à mettre en évidence la primauté de la culture (par la médiation du langage), on en vient à récuser le primat de la perception.

C'est en prenant le contrepied de ces thèses culturalistes que Berlin et Kay bouleverseront en 1969 le champ de la réflexion sur l'interaction entre langage et cognition.

La théorie universaliste formulée par Berlin et Kay pose que "les phénomènes qui ont une saillance perceptive ou cognitive dans notre environnement sont particulièrement susceptibles d'être nommés, quelle que soit la langue naturelle" [Berlin & Kay, 1969, p.6].

Dans cette perspective, le langage ne structure plus les démarches cognitives sur l'environnement, il fournit simplement des étiquettes aux entités des différents domaines analytiques et les classifications qu'il opère sont postérieures aux catégorisations issues de l'interaction entre les *stimuli* et leur traitement. Alors que les Whorfiens postulaient que le langage affecte la cognition de façon déterminante, les universalistes contestent que le langage joue un rôle médiateur dans les processus cognitifs.

⁴Parallèlement à ce mot, il existe des termes pour "vert" (lu) et pour "bleu" (lan).

⁵Une racine commune, "jel". Meillet signale cette interférence de termes et de sens entre les mots signifiant "jaune" et "vert" [Meillet, 1912].

II. La couleur, domaine fétiche

II. 1 A l'occasion de cette trop brève recension des positions en présence, nous voulons attirer l'attention sur le fait que le domaine analytique de la couleur, et lui seul, a permis, en l'espace de quelques années, de soutenir une chose et son contraire puisque, comme nous venons de le voir, pour les Whorfiens les désignations ont une action sur la perception, alors que pour les universalistes la perception prédétermine la dénomination.

Ces deux hypothèses continuent de nourrir la controverse, souvent au profit de la seconde dont sont issues des théories à fondement biologique plus ou moins radicales. Citons la théorie de Bornstein [Bornstein, 1978] pour lequel il est évident que la biologie du système visuel préconditionne les élaborations terminologiques —en quoi ce chercheur va plus loin que Berlin et Kay dont l'évolutionnisme biologique ne constitue pas, au premier degré, une hypothèse raciale de la différenciation perceptive.

Notons que le courant universaliste, fortement majoritaire depuis les années soixante-dix, a servi de rampe de lancement au cognitivisme américain. La théorie du prototype, élaborée par Rosch à partir du concept de "meilleur exemplaire", constitue le pivot de la sémantique cognitive. Issue du *modèle* de la couleur, cette théorie postule que la représentation mentale est organisée autour des parties perceptivement saillantes du spectre et les "basic colour terms" désignent précisément ces parties saillantes ; les autres éléments du lexique des couleurs s'organisant autour d'eux. S'appuyant sur le postulat d'un mécanisme cognitif modélisable sous forme d' "ensembles flous" [Kay & Mc Daniel, 1978], la théorie de Kay et McDaniel greffe sur le paradigme cognitif les concepts de *conjonction* et *disjonction* empruntés à la théorie des ensembles flous pour rendre compte des couleurs non primaires (orangé, violet, rose, brun et gris), aux franges des couleurs primaires. La fonctionnalité des notions de "centralité" et de "frontières" au sein de la catégorisation cognitive n'a pas trouvé meilleur champ d'application que la couleur.

Ce constat nous semble soulever un certain nombre de questions qui concernent en particulier les raisons de l'exclusivité de la couleur dans le débat majeur autour des relations qui lient langage et perception. Le langage humain entérine-t-il un primat du visuel sur les autres perceptions ? Est-il fondé de faire reposer sur la seule couleur la responsabilité de conclusions aussi définitives sur les rapports entre langage et perception ?

II. 2. Comment ne pas commencer par s'interroger sur ce simple fait : toute tentative de fonder une sémantique du perceptuel repose massivement sur l'analyse de la dénomination des couleurs. S'il se résume

à la structure régulière des adjectifs de couleur, l'argument linguistique est manifestement insuffisant pour étayer la présomption d'un primat du visuel.

On fera remarquer que la représentation linguistique de la forme ou du déplacement dans l'espace sont loin de fournir un matériel linguistique aussi exemplaire, du moins dans les langues les plus connues. Cette distorsion ne trouve pas son explication au niveau perceptuel. Des travaux récents consacrés au système perceptuel [Treisman & Schmidt, 1982] suggèrent que la vision de la forme et celle de la couleur procèdent d'un mécanisme unique qui discrimine des "paquets" ou des combinaisons de traits : "la performance dans la recherche visuelle pour des cibles définies par l'orientation et la taille ressemble beaucoup aux performances avec des cibles dont la matière est le contraste de luminance ; il semble que les mêmes traits et les mêmes asymétries se reproduisent un peu partout dans le système visuel, dans plusieurs canaux de codage différents (...)" [Treisman, 1992, p.183].

Qu'il s'agisse de substantifs (rond, carré, triangle, ellipse, anneau, droite, verticale, diagonale, etc.) ou d'adjectifs (rond, carré, long, large, ovale, concave, convexe, etc.), le vocabulaire décrivant la forme est manifestement hétérogène et ne présente pas les propriétés systémiques du vocabulaire de la couleur. La même observation vaut pour le toucher : *dur, doux, lisse, rugueux, léger, chaud, froid*, etc. sont sans doute des propriétés fondamentales ("basic-level properties")⁶, mais elles ne fondent pas un système structuré.

Dès lors que les travaux sur la perception des objets qui semblent faire référence aujourd'hui démentent qu'il y ait une prégnance moindre de la forme par rapport à la couleur, la question se pose de savoir s'il est légitime de mettre en équation perception et dénomination : il reste à prouver que le langage reflète de façon directe les capacités perceptives.

Si cela était vrai, le son devrait être nettement privilégié sur le plan linguistique, puisque l'équipement neuronal traitant le son est plus élaboré (hauteur, force, durée et fréquence sont discriminées par des paquets de neurones distincts).

II. 3. On constatera par ailleurs que les verbes de perception, du moins dans les principales langues européennes, n'apportent pas la preuve irréfutable d'une supériorité du visuel. Certes, l'anglais catégorise plus finement que le français le mouvement de l'oeil par rapport à l'objet saisi : *to see* (avoir une expérience visuelle) ; *to look at* (prêter attention à un stimulus visuel statique) ; *to watch* (prêter attention à un stimulus visuel mobile ou susceptible de l'être) [Cruse, 1986].

En revanche, on peut considérer que le russe dispose de trois unités lexicales pour décrire l'expérience auditive (*šlysat'/šlusat'/vnimat'*)

⁶ Selon la loi de Zipf, plus un terme est fréquent, plus il est court et plus il est disponible. Ces mots monosyllabiques répondent, semble-t-il, à ces critères.

qui, *grosso modo*, assument pour l'ouïe une différenciation comparable, sans compter les parallélismes des formations morpho-syntaxiques, (vysmatrivat'/vyšlusivat'; prismatrivat'sja k/prislušivat'sja k) censées marquer l'attitude du sujet par rapport à la source sonore.

Selon Cassirer, "les représentations telles que *contempler, épier, scruter, etc.* ont probablement été distinguées en indo-européen avant que soient élaborés les termes qui servent à désigner les diverses activités des sens (tels que "voir", "entendre" et "toucher")" [Cassirer, 1972, p.262]. Cette spécification précoce procède d'un syncrétisme dont certaines langues conservent la trace et qui semble assez peu compatible avec les positions évolutionnistes de Berlin et Kay. S'appuyant sur les travaux de Mc Daniel, ces derniers mettent en avant une théorie neuro-biologique de la perception expliquant l'ordre pris par les percepts dans la séquence évolutive⁷ et interprètent des faits imputables à l'évolution lexicale comme ressortissant à l'évolution biologique.

Il reste qu'un fait majeur, extrinsèque au lexique, peut à lui seul expliquer le double handicap de l'auditif par rapport au visuel : l'oreille a une aptitude beaucoup plus grande à séparer les fréquences vibratoires et une plus grande difficulté à localiser la source du son (phénomène que la neurophysiologie du cerveau est aujourd'hui capable d'expliquer). Cette dernière caractéristique est de nature à éclairer pourquoi il est impossible d'affirmer que le trait distinctif différenciant le šlusat'/vnimat' du russe porte bien sur une opposition de *type de stimuli* (statique/dynamique, par exemple)⁸.

A l'inverse, les limitations de la vision par un système de détection adapté à une bande étroite du spectre électromagnétique — alors que la perception sonore est infiniment plus nuancée — ont pu favoriser la catégorisation et, par conséquent, l'encodage linguistique. Nous suivrons P. Wald [Wald, 1978] pour suggérer que le choix privilégié de la couleur tient à sa relative simplicité, à sa relative clôture (notion de couleurs fondamentales), à son caractère concret et quantifiable. Aucun autre domaine perceptuel, qu'il s'agisse de l'audition, de l'olfaction ou du toucher, ne se prête à l'élaboration d'un instrument capable de mesurer les performances qualitatives de l'organe concerné⁹.

III. Méthodologie et enjeux théoriques

Nous avons essayé de mettre en lumière le déséquilibre qu'induit la prévalence de l'étude de la couleur dans le vaste champ d'étude qui concerne les rapports entre perception, cognition et langage, la couleur subsumant tout le visuel et le visuel l'ensemble du perceptuel. A partir de quelques exemples, nous avons voulu pointer l'ampleur du consensus, en dépit des réponses contradictoires.

⁷Sur ce point, voir l'excellente argumentation de [Tornay éd., 1978, p.XXIX].

⁸En russe, "šlysat'" (entendre) peut prendre une valeur générique équivalant à "sentir" : "šlysat' čutjem" (entendre une sensation). En vieux russe, "uhat'" ("uho" = oreille) signifie "sentir" (sentir bon/sentir une odeur).

⁹En français, on constate une indifférenciation lexicale pour le 'toucher' et l' 'olfaction' ("sentir"), alors que l'anglais distingue ces deux modes perceptuels ("smell" / "feel"). En russe, l'indifférenciation concerne l' 'audition' et l' 'olfaction' ("šlysat' žapah : "entendre" une odeur), mais "sentir" (počustvovat') est également possible. L'anglais, et surtout le russe, spécifient plus que l'expérience, l'expérience perceptuelle en fonction du mode sensoriel.

Nous avons vu que cette surdétermination de la couleur tient essentiellement aux possibilités méthodologiques qu'elle entouvre. En quoi la méthode mise au point pour la mesure de l'identification des couleurs spectrales nous informe-t-elle sur les mécanismes généraux reliant perception et langage ?

III. 1. La *trivariance*, propriété fondamentale du récepteur visuel, explique en effet comment s'élaborent les trois couples de sensations :

- blanc/noir (sensation de luminosité) ;
- rouge/vert (informations couleur) ;
- jaune/bleu (mutuellement exclusives).

Les informations *couleur* à l'intérieur des deux couples s'excluent mutuellement ; autrement dit, toutes les couleurs résultent de l'action simultanée des deux systèmes antagonistes. L'œil voit le mélange de vert et de bleu comme une couleur secondaire (appelée "turquoise" en français ou en anglais, par exemple). Mais aucun objet ne peut être vu comme simultanément rouge et vert car la perception du rouge et du vert provient des mêmes neurones qui donnent des réponses opposées selon qu'il s'agit d'un *stimulus* ou de l'autre.

La colorimétrie, grâce à laquelle on peut représenter les performances différentielles de l'œil humain, résulte du principe de trivariance. C'est ce repérage des lumières colorées qui, quoique limité, explique le succès du "modèle de la couleur" pris comme un univers d'analyse invariable et physiquement quantifiable.

C'est aussi là l'origine d'un grand malentendu. Première constatation source d'inépuisables controverses, le spectre, quoique très limité, n'est pas *encodé* dans les langues de façon univoque ; les désaccords portent à la fois sur le nombre de couleurs fondamentales et les sélections opérées. Ainsi les Dani de Nouvelle-Guinée étudiés par Rosch en 1973 ne disposent que de deux noms de couleurs : *mili* (sombre-froid) et *mola* (lumière-chaud) qui recouvrent tout le spectre. Ce qui montre, entre autres, que le *domaine* de la couleur a des frontières plus imprécises qu'on ne veut bien le dire, la dénomination marquant souvent des chevauchements de domaines perceptuels ou expérientiels, comme le visuel et le toucher (une couleur tendre), le visuel et l'auditif (une couleur sourde), le visuel et le goût (une couleur acide). En hanunoo, langue des Philippines, l'opposition sec/mouillé constitue l'un des axes de la différenciation chromatique [Conklin, 1955].

La terminologie de la couleur liée aux mondes minéral, végétal et animal témoigne par ailleurs de l'interférence de l'expérientiel dans le perceptuel, même au niveau des couleurs focales. Le rôle des référents spontanés (le ciel, les minéraux ou les végétaux, etc.) dans le processus

cognitif reste sous-estimé: l'expérience de la couleur, nous l'avons assez souligné, ne se fait pas isolément. Elle est associée à des formes, des contours, etc., à des mécanismes de reconnaissance d'objets qui eux-mêmes donnent lieu à des investissements symboliques.

Les langues indo-européennes offrent des *anomalies* intrigantes : ainsi le russe distingue-t-il sur le spectre deux bleus (*goluboj, sinij*) et le hongrois, deux rouges (*piros, vörös*). Il n'est pas certain que la distinction se fasse à partir de critères uniquement colorimétriques. Le *goluboj* du russe, par exemple, ayant pour référent le pigeon (*golub'*) ne se situe pas sur un plan d'égalité sémantique avec *sinij* (bleu foncé), ce qui ne veut pas dire, comme le prétendent Berlin et Kay, que *goluboj* soit moins fondamental que *sinij* [Berlin & Kay, 1969, p.36] ou que *sinij* soit un bleu plus pur que *goluboj*. En fait, il est plus commode de déclasser ces éléments récalcitrants (*goluboj* et *vörös*) que d'admettre que le symbolique peut lui aussi peser sur la dénomination. Cela reviendrait à admettre la *multidimensionnalité* des termes de couleurs, y compris fondamentaux, sur laquelle insiste Conklin [Conklin, 1973] et cela affaiblirait d'autant la thèse universaliste. Les arguments évolutionnistes qui sous-tendent cette thèse ne résistent pas à la complexité des faits sémantiques qui relèvent de la diachronie. Prenons ce simple exemple¹⁰ pour illustrer le phénomène de concurrence susceptible d'affecter le système des couleurs fondamentales : le russe a emprunté au tatar le terme *alyj* pour désigner le rouge qui, selon les critères énumérés par Berlin et Kay, peut prétendre au statut de couleur fondamentale (monolexémique, non spécialisé, référence stable, susceptible d'être suffixé). Il est permis de supposer que cet emprunt très ancien a été progressivement supplanté par *krasnij* comme désignateur fondamental du rouge, sans disparaître pour autant (restriction sémantique). *Krasnij* lui-même a, diachroniquement, deux sens : *rouge* et *beau* et cette polysémie est source d'une certaine ambiguïté (valorisation associée à une symbolique). La dimension diachronique inhérente à la couche primaire du vocabulaire fondamental de la couleur annule toute inférence d'ordre évolutionniste, car elle est associée à des processus très complexes (restrictions, extensions, valorisations sémantiques) qui *parlent* de l'évolution du lexique à travers la culture et non d'une hypothétique évolution de la perception.

Certes, les variations observées dans la dénomination des couleurs fondamentales obéissent à certaines règles [Berlin & Kay, 1969, p.2] et, sur ce point, la démonstration de Berlin et Kay est convaincante : la perception prédétermine jusqu'à un certain point la dénomination élémentaire des couleurs. Si une langue a deux termes *foci* (couleurs fondamentales), ce seront *noir* et *blanc*, si elle en a trois, le troisième sera *rouge*, si elle en a quatre, la quatrième sera soit *jaune*, *bleu* ou *vert*. D'où la hiérarchie suivante :

- noir, blanc ;
- rouge ;

¹⁰Exemple tiré de ma thèse de 3ème cycle, intitulée "Couleurs traduites" et portant sur les degrés d'équivalence de l'élément lexical lors du passage du russe en français, Paris-Sorbonne, 1972.

- jaune, bleu, vert ;
- brun ;
- violet, rose, orange, gris.

Toutefois, l'interrogation de fond que suscitent aussi bien les conclusions des universalistes que celles, diamétralement opposées, des culturalistes concerne la création d'un espace idéal, d'un domaine universel appelé *couleur* proposé comme domaine de référence. Sans compter que l'information chromatique que traitent la rétine et le cerveau n'est pas celle que représentent les échantillons artificiels de couleurs pures.

III. 2. A ce premier doute portant sur le principe méthodologique de la démarche, on doit en ajouter un second concernant la légitimité d'un passage automatique de la mesure du fait physique (le spectre) à la mesure du fait sémantique (la dénomination des couleurs). En effet, les mots ne seraient-ils donc rien d'autre que des étiquettes (des "labels" pour Rosch) désignant les choses ?

Nous renvoyons ici à la critique de Paul Wald [Wald, 1978] qui dénonce l'*a priori substantialiste* consistant à assimiler couleur et spectre. Dans les années soixante-dix, en effet, la méthode de l'enquête par *stimuli* artificiels est le dénominateur commun de toutes les recherches sur la couleur et les protocoles de ces expériences sont souvent admis sans discussion au nom des mêmes préoccupations universalistes. Ce faisant, on sacrifie à la notion de *basicness* toute une partie du matériel linguistique susceptible de nous informer sur l'ensemble des mécanismes cognitifs de la perception de la couleur. Comme cela a été souvent souligné, le langage témoigne moins des *foci* que des nuances qui, elles, sont naturellement moins codables et ne répondent pas au critère de monolexicité mis en avant par Berlin et Kay.

C'est avec raison que Serge Tornay invite à "restaurer l'intégrité du donné linguistique et à se donner les moyens d'une *exploration cognitive* non asservie à un paradigme lexical particulier" [Tornay éd., 1978, p.XLV].

A bien y regarder, les conclusions de Berlin et Kay, théorisées par E. Rosch sous la forme de la théorie du prototype [Rosch *et al.*, 1976], apportent de l'eau au moulin de leurs détracteurs : si l'on obtient un assez large consensus sur les meilleurs exemplaires de chaque couleur fondamentale, les désaccords vont croissant à mesure que l'on s'éloigne du centre, disent-ils en substance. Les limites des sous-catégories sont extrêmement variables selon les langues, or ce sont précisément ces sous-catégories floues qu'elles décrivent abondamment. Le cas des couleurs non primaires telles que le brun et le gris peut être interprété à rebours des conclusions de Berlin et Kay, puisqu'il témoigne d'une certaine régression de la perception : le russe, par exemple, disposait de *burij*, un brun mêlé de vert, de gris ou de roux, pour dénoter la tonalité dominante de la forêt. Cet

adjectif bi-couleur, attesté par des documents très anciens, offrait l'avantage d'être suffisamment imprécis pour pouvoir dénoter tout le spectre de faible chromaticité qui caractérise l'univers forestier. Il a subi avec le temps une restriction sémantique en devenant monochrome et spécialisé (pelage des animaux, tissus). La richesse de la dénomination qui affecte la zone limitrophe *bleu-gris* est par ailleurs révélatrice de la saillance perceptive des couleurs non focales dans cette langue (*serij, sizij, sedoj, goluboj*), tout comme en français (*brun, bis, bistre, etc.*).

En fin de compte, est-il raisonnable de demander à une théorie qui entend se limiter aux seuls termes fondamentaux de rendre compte de la façon dont les langues opèrent la "discrétisation des couleurs" [Rastier, 1991] ?

Quand on parle de discrétisation des couleurs, on évoque la question des outils morpho-syntaxiques de la modulation. Les langues diffèrent sur ce plan. Pour rester à la comparaison du russe et du français, on observe deux options différentes : mode combinatoire (composition adjectivale) contre mode métaphorique (le français quitte constamment le corpus des adjectifs basiques et exprime la nuance au moyen de la métaphore). Le russe semble donc plus apte à exprimer la gradation : la combinaison adjectivale offre un système plus fermé, plus motivé et mieux structuré que le mode métaphorique.

III. 3. Peut-on dire pour autant que la théorie des *Colour Basic Terms* est "la montagne qui accouche d'une souris" ?

En laissant de côté la modulation des catégories élémentaires qui sont susceptibles d'une variabilité considérable dans les langues, elle nous dit fort peu de choses sur le fonctionnement de la couleur dans le langage. Par ailleurs, comme ce n'est pas en fonction d'une théorie de la perception qu'elle prédit les contraintes de la dénomination, elle ne permet pas de savoir si "les catégories biologiques de la tonalité exercent un contrôle sévère sur les catégories lexicales de la couleur", faisant de la couleur un phénomène perceptuel indépendant du langage, dans le sillage de Bornstein [Rastier, 1991]. Le principal mérite de Berlin et Kay est bien d'avoir imposé cette évidence : oui, la perception détermine jusqu'à un certain point la dénomination puisqu'on observe des régularités significatives.

Toutefois, on ne voit pas en quoi ce résultat important invaliderait le postulat tout aussi raisonnable soutenu depuis Whorf par les tenants d'un relativisme modéré selon lequel la structure du langage étant susceptible d'influencer le comportement non linguistique, la dénomination ne peut être dissociée de la cognition.

L'expérience de Kay-Kempton publiée en 1984 marque d'ailleurs la trêve entre les deux camps. La couleur, qui avait déclenché les hostilités dans les années soixante, servira cette fois de motif à la réconciliation.

L'objectif des chercheurs est de mesurer l' "effet Whorf" à travers la différence de dénomination du bleu-vert en anglais et en tarahumara (dialecte aztèque qui possède un seul nom de couleur fondamental pour le bleu et le vert) [Bornstein, 1978, p.80]. Les résultats sont concluants : les différences linguistiques affectent bien le comportement non linguistique. Whorf est réhabilité. La psychologie cognitive doit désormais admettre que la langue est plus qu'un sac d'étiquettes et qu'elle participe à la cognition. Des ténors du cognitivisme comme G. Lakoff se réclament aujourd'hui de Whorf "qui avait raison lorsqu'il faisait observer que les concepts grammaticalisés par une langue sont utilisés *dans* la pensée —pas seulement comme objets de pensée—, et qu'ils sont utilisés spontanément, automatiquement, inconsciemment et sans effort. (...) La façon dont nous utilisons les concepts affecte la manière dont nous comprenons l'expérience. (...) Par conséquent, les systèmes conceptuels dont les concepts sont utilisés différemment sont, pour moi, des systèmes différents." [Kay & Kempton, 1986].

Lakoff fait un pas de plus en admettant que les variations intra- et interculturelles ne concernent pas des unités lexicales isolées, mais l'ensemble du système conceptuel lorsqu'il s'agit des schémas-images cinétiques (formes et déplacement dans l'espace), des concepts expérientiels tels que les couleurs, les émotions fondamentales, etc.

Cette position amorce un tournant vers une vision plus syncrétique des processus de perception et de cognition. Mais le point aveugle de la théorie reste le langage. Le protocole d'expérimentation de Kay-Kempton, notons-le, réitère les *a priori* philosophiques et linguistiques de Kay-Berlin et de Kay-Mc Daniel (joug de la référence, nom-étiquette, etc.).

Lakoff accepte sans doute de considérer le lexique comme une structure et non comme un simple inventaire. Mais sa théorie de la catégorisation et du prototype l'empêche de voir au-delà du mot. Lorsqu'il avance que "la structure linguistique se sert de notre appareil cognitif général, tel que la structure catégorielle, et que les catégories linguistiques sont des sortes de catégories cognitives", il ne dit pas explicitement que l'on ne saurait fonder une sémantique cognitive au niveau du mot, sans intégrer niveaux textuel et sémique [Lakoff, 1987, p.335 et p.57].

Conclusion

Il reste que de nouvelles hypothèses concernant les rapports entre le perceptif et le sémantique semblent aujourd'hui émerger d'un interminable débat qui tient parfois du dialogue de sourds, mais que les récentes avancées des neuro-sciences bousculent quelque peu.

Une piste de recherche intéressante a été indiquée récemment par Rastier qui envisage "l'hypothèse que les images mentales sont des

corrélats psychologiques des signifiés linguistiques, et que la référenciation s'opère par appariement entre images mentales et percepts d'objets" [Rastier, 1991, ch. VIII]. Selon des données expérimentales disponibles, il existerait en effet un substrat neuronal commun à la perception visuelle et à l'imagerie mentale qui fonde la présomption d'une unité fondamentale entre le perceptif et le sémantique. Dans cette perspective, la contradiction entre universalisme et culturalisme se résoudrait d'elle-même puisque la *perception sémantique* résulterait de l'interaction entre l'universalité de l'équipement perceptif et les facteurs culturels qui modèlent la langue.

Au cours de cette rapide analyse, j'ai voulu montrer ce que la querelle autour de la nomination de la couleur avait d'artificiel : une position abstraite et hâtivement généralisante conduit à oublier la complexité des pratiques linguistiques et culturelles traversées par le symbolique.

Revenant sur la question posée au point II, je suggérerai que l'analyse du matériel linguistique décrivant l'ensemble des impressions sensorielles dans différentes langues nous apprendrait sûrement plus sur les différentes composantes de la perception de l'espace que l'étude isolée des noms de couleur.

Bibliographie

BERLIN (B.) & KAY (P.)

1969, *Basic Colour Terms : their Universality and Evolution*, University of California Press.

BORNSTEIN (M.)

1978, "Sur l'organisation des tonalités", in TORNAY (S.), éd.

CASSIRER (E.),

1972, *La Philosophie des formes symboliques*, t.1, *Le Langage* (1953), Paris, Minuit.

CONKLIN (H.C.)

1955, "Hanunoo color categories", *Southwestern Journal of Anthropology*, XI (4).

1973, "Color categorization" (Review article de BERLIN (B.) & KAY (P.), 1969), *American Anthropologist*, LXXV (4), p.931-942.

CRUSE (D.A.)

1986, *Lexical semantics*, Cambridge University Press.

De VALOIS (R.L.) & JACOBS (G.H.)

1968, "Primate Colour Vision", *Science*, 40.

GERNET (J.)

1954, "La Dénomination des couleurs en chinois", in MEYERSON (I.).

KAY (P.) & KEMPTON (W.)

1986, "What is the Sapir-Whorf Hypothesis ?" *American Anthropologist*, n°1, p.65-79.

KAY (P.) & Mc DANIEL (C.)

1978, "The Linguistic Significance of the Meanings of Basic Colour Terms", *Language*, 54, n°3, p.610-46.

LAKOFF (G.)

1987, *Women, Fire and dangerous Things*, The University of Chicago Press.

MEILLET (A.)

1912, *Introduction à l'étude comparative des langues européennes*, Paris, Hachette.

MERLEAU-PONTY (M.)

1989, *Le Primat de la perception et ses conséquences philosophiques*, Cynara.

MEYERSON (I.)

1954, *Problèmes de la couleur. Exposés et discussions du colloque du Centre de recherches de psychologie comparative*, Paris, E.H.E.S.S.

RASTIER (F.)

1991, *Sémantique et recherches cognitives*, Paris, PUF.

ROSCH (E.) *et al.*

1973, "Natural categories", *Cognitive psychology*, n°4.

1976, "Structural Bases of Typicality Effects", *Journal of Experimental Psychology : Human Perception and Performance*.

TORNAY (S.), éd.

1978, *Voir et nommer la couleur*, Université de Nanterre.

TREISMAN (A.)

1992, "L'Attention, les traits et la perception des objets", p.153-191, *Introduction aux sciences cognitives*, D. Andler, éd., Paris, Gallimard (Folio-Essais).

TREISMAN (A.) & SCHMIDT (N.)

1982, "Illusory conjunctions in the perception of objects", *Cognitive Psychology*, 14, p.107-141.

WALD (P.)

1978, *Clôture sémantique*, in TORNAY (S.), éd.

WITTGENSTEIN (L.)

1983, *Remarques sur la couleur*, T.E.R. Editions.